

I. — PARTIE THEORIQUE.

—
PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

V. PARTIE.

LES GENRES DE COMPOSITION.

—
VII Leçon : — L'analyse littérale, littéraire.

1. Beaucoup de gens — et je parle d'esprits cultivés — croient volontiers qu'une page de Racine, de Corneille, voire de Chateaubriand ou de Lamartine, se comprend en détail à la première lecture. Que l'on prenne la peine d'expliquer et de commenter un auteur grec, latin, anglais, allemand, ils l'admettent volontiers. Mais un auteur français, à quoi bon ?...

C'est là un préjugé dont il convient de se défaire. Le sens, la portée, la beauté, toutes les nuances comme toutes les taches d'une œuvre ou d'un morceau n'apparaissent pas à un regard superficiel ou novice. Les auteurs français ont besoin d'être interprétés, analysés dans leur ensemble et dans leurs détails.

Je voudrais esquisser ici, à l'usage des maîtres et des élèves, une méthode d'analyse littérale et littéraire.

* *

2. Prenons d'abord bien nettement conscience du but que nous poursuivons.

Il s'agit de donner à l'élève la pleine intelligence du texte qui est proposé à son étude et à son admiration. Suffit-il pour ce dessein d'exécuter, à propos de ce texte, des variations oratoires ou de pousser des interjections admiratives ? Evidemment non. Il faut savoir dégager l'idée des obscurités, de quelque nature qu'elles soient, qui la voilent, en montrer et en apprécier la valeur absolue et relative, tirer enfin de ces remarques une leçon qui fasse connaître le genre de l'auteur.

I.—Analyse littéraire.

3. Je suppose donc le texte lu à haute voix. S'il est extrait d'un auteur tout moderne, le *commentaire grammatical* pourra être facilement écourté. Mais s'il s'agit de Pascal, de Corneille, de Bossuet, ou même de tel écrivain du XVIII^e siècle, une étude mi-tieuse du sens des mots sera indispensable.

Le croirait-on ? Dans la plupart des auteurs classiques le contre-sens nous guette à chaque pas, et le danger est d'autant mieux dissimulé que le mot ou le tour qui trompe est resté français avec un sens quelquefois voisin, mais néanmoins différent du véritable. — Quelques exemples feront comprendre ma pensée.

a) Corneille, voulant dire que les femmes obéissent d'ordinaire à leur sentiments plutôt qu'aux intérêts de caste et de famille, écrit ce vers :

Le sang a peu de droits dans le sexe *imbécile*.

Sur quoi la galanterie de Voltaire se révolte et lui fait dire : — "C'est une injure très déplacée et très grossière." — Eh bien, non. Sexe *imbécile* veut dire sexe *faible* : c'est le sens latin du mot, sens courant au temps du poète.

b) *Cadeau*, à cette époque, ne signifiait jamais *présent*, mais "partie de plaisir," "divertissement."

"Nous mènerons promener ces dames et leur donnerons un cadeau—c'est-à-dire un divertissement quelconque. MOLIÈRE *Préc. rid.* sc. x.

c) *Bureau* signifiait "une étoffe de bure," et non un meuble de travail ; — *honnête homme* voulait dire "homme du monde," impliquant beaucoup moins les qualités morales que la politesse dans les manières ; — un *libertin* était un homme sans croyances, beaucoup plus qu'un homme sans mœurs : ce n'est qu'à la fin du siècle que les deux sens commencent à coexister.

On comprend ainsi que l'usage des mots d'une langue parlée est dans un mouvement continuuel ; les uns disparaissent, les autres changent de sens ou prennent des nuances nouvelles. La "syntaxe" elle-même se modifie peu à peu, bien que son évolution soit plus lente que celle du vocabulaire.

— Il est intéressant de remarquer l'emploi que chaque bon écrivain fait des mots déjà existants dans sa langue. Ce choix contribue à donner au style sa couleur particulière et révèle chez l'écrivain une préoccupation dominante, une façon personnelle de penser et de sentir.

Ex. — Racine aime les *mots* abstraits et généraux : de là naît la rare élégance de son style, comme un certain manque de pittoresque... — Les mots favoris de Lamartine, c'est : "océan, flot, harmonie, soupir," etc... : termes fluides, expression naturelle d'une âme poétique... — Chez Hugo, surtout dans ses dernières œuvres, l'on voit revenir à chaque strophe des mots comme ceux-ci : "sombre, énorme, vertigineux, gouffre, néant, hydre, abîme, nuit, ciel bleu" etc... : mots de rêve, de cauchemar par où s'exprime sa puissante imagination de visionnaire et de mage oriental.

* * *

4. Après les mots, les **phrases** doivent attirer l'attention. Et d'abord sa *structure générale*, sa construction ou le rythme, l'ordre des mots.

L'on remarquera aisément que, chez Bossuet, la phrase a une tendance à devenir longue et périodique, quand elle ne l'est pas résolument : c'est ainsi dans les *Sermons* et les *Oraisons funèbres*. Mais dans les œuvres polémiques, elle devient courte et nette, comme une arme de combat.

Depuis le XVIII^e siècle, la plupart de nos écrivains préfèrent les phrases armées à la légère. La période est tombée en désuétude, sinon chez les orateurs.

Dans l'étude d'un morceau, il faut donc étudier avec soin la *coupe* de la phrase, le rythme, pour voir si l'écrivain n'a pas voulu communiquer par ce moyen une certaine impression. Ainsi M. de Sévigné, voulant rendre le brouhaha, le tohu-bohu, l'étourdissement d'une grande solennité mondaine, écrit ceci à sa fille :

J'ai été à cette noce de Mlle de Louvois. Que vous dirai-je ? Magnificence, illustration, toute la France, habits rebattus et rebrochés d'or, pierres, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués ; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce que l'on dit, les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues ; du milieu de tout cela il sortit quelques questions de votre santé, où, ne m'étant pas assez pressée de répondre, ceux qui les faisaient sont demeurés dans l'ignorance et dans l'indifférence de ce qui est. O vanité des vanités ?"

Cette phrase papillote et scintille, comme les habits brochés d'or dont il est parlé.

L'*ordre des mots* lui-même a une importance. C'est ainsi que La Bruyère, critiquant l'usage qu'avaient mis en vigueur certains couvents de son temps de demander une très forte dot aux jeunes filles qui voulaient se faire religieuses, écrit :

“Il s'est trouvé des filles qui avaient de la vertu, de la santé, de la ferveur et une bonne vocation, mais qui n'étaient pas assez riches pour faire dans une riche abbaye *vœu de pauvreté*.”

Ce dernier trait, rejeté si heureusement à la fin de la période pour donner plus de saillie au contraste, révèle à merveille les procédés de l'artiste. Mettez à la place, “qui n'étaient pas assez riches pour faire *vœu de pauvreté* dans une riche abbaye”; cette légère transposition affaiblit l'effet de la phrase. Les modernes négligent trop ces artifices des anciens.

*
* *

5. Et il convient d'entrer aussi dans le détail de l'*expression*. Comment l'auteur, l'écrivain accouple-t-il les mots entre eux ? Quelles sont ses liaisons favorites ?... Ainsi V. Hugo aime à unir les mots concrets aux mots abstraits, et qu'il y réussit magnifiquement !

Ex.—Eviradnus lève la visière de son casque, et

“Sa longue barbe *blanche et tranquille* apparaît.”

Ce vers réunit une qualité physique à une qualité morale. Comme encore dans ces vers de *Boos endormi* :

Cet homme marchait peu loin des sentiers obliques,
Vêtu de *probité candide* et de *lin blanc*.

Il y a là un procédé curieux à noter dans l'analyse littérale.

—Il faut prêter aussi une grande attention à la qualité des *images*, à l'espèce des *métaphores*, pour savoir de l'analogie de de quels objets l'écrivain les a tirées, à quelle partie de la nature et de la vie il les emprunte ; s'il les développe largement, ou si au contraire il les suggère d'un seul trait. On peut instituer à ce point de vue des comparaisons fort intéressantes entre les écrivains de tempérament différent, quand ils décrivent un même objet. L'on voit ainsi la diversité de l'impression que cet objet fait sur eux.

Si le style présente un très petit nombre d'images, cela même mérite la peine d'être observé.

—Il reste à étudier le *ton*, le ton ou accent particulier qui se trahit dans un morceau, le sentiment général qui s'y manifeste.

Dans certains passages des *Oraisons funèbres* de Bossuet, le ton est solennel ; personne ne peut s'y tromper. Dans d'autres, par exemple dans tel passage de celle de Henriette d'Angleterre, le ton est ému et attendrissant.

Il s'agit d'examiner minutieusement les formules, les tournures, les procédés particuliers par lesquels les maîtres font circuler une impression d'un bout à l'autre d'un livre ou d'une page. Pascal est *ironique* dans les Provinciales ; L. Courier l'est aussi dans ses pamphlets, et Cormenin dans son *Orateur*. Mais, est-ce la même ironie ? Non pas : elle est de nuance assez différente. Tant que nous n'avons pas déterminé le *pourquoi* de chaque nuance, nous ne connaissons pas à fond la nature exacte du style de chacun d'eux.

Donc, pour en revenir à la question d'analyse littéraire, "un commentaire grammatical solide est la base de toute interprétation sérieuse de nos chefs-d'œuvre."

II.—Analyse littéraire.

6. L'analyse littéraire d'un morceau de style est chose particulièrement délicate. L'écueil est facile à entrevoir, sinon à éviter : c'est la banalité des appréciations et des formules.

Il ne s'agit pas de délayer, à propos du texte choisi, quelques phrases pâteuses ou d'enfiler bout à bout des adjectifs louangeurs. — "Amas d'épithètes, mauvaise louange" a dit La Pruyère. Il s'agit de pénétrer les secrets de l'art du prosateur ou du poète et de les tirer en plein jour.

On peut, en observant les distinctions très légitimes de la vieille rhétorique, se placer nécessairement au triple point de vue de l'*invention*, de la *composition* et de l'*élocution*.

* *

7. L'*invention*.—L'on cherchera donc à déterminer l'originalité de la pensée qu'on étudie, à bien voir si elle est propre à l'auteur, ou si, au contraire, d'autres l'ont exprimée déjà avant lui ; et en ce dernier cas, on fera effort pour bien voir comment il l'a modifiée et peut-être renouvelée.

Racine imite Euripide ; Bossuet nourrit son éloquence des mêmes idées que saint Augustin ; Chénier prend son bien un peu partout dans la poésie grecque. Et cependant, tous trois nous donnent la même impression d'originalité vraie. Pourquoi cela ? C'est là une question intéressante et qu'un rapprochement consciencieux des textes permettra souvent d'élucider.

En résumé, sur une œuvre ou un passage d'auteur à analyser, l'objet de l'*invention* conduira à la recherche :

a) Des **notions positives** qui peuvent constituer le fond même du sujet : les personnages avec leur caractère, leurs mœurs, leurs paroles et leurs actions ; les événements et les choses, avec leurs moyens de développement à l'aide d'exemples, de traits, de comparaisons et de contrastes. Il faudra s'appliquer à les apprécier et à les qualifier, en examinant leur *utilité* ou leur *agrément*, leur *nécessité* ou leur *honnêteté*...

b) Des **considérations et des preuves** qui, en dernière analyse, se réduisent toujours : — à une *thèse* ou proposition fondamentale, théorique ou pratique, dont l'entourage n'est que le commentaire ou le développement ; — à un *raisonnement*, soit simple, soit multiple, qui établit la vérité de la thèse.

c) Des **sentiments**, qui seront *légitimes* et *raisonnables*, tant dans leur *qualité* que dans leur *intensité*, c'est-à-dire ils doivent être motivés par leur objet, naître de la contemplation rationnelle de cet objet ; — qui seront *sincères*, ou réellement éprouvés de celui qui les exprime. (1)

* * *

8. La **composition**.—Voilà une qualité bien française qui éclate dans la plupart de nos grandes œuvres et dont il importe de donner de bonne heure aux enfants le sentiment et le goût.

Quoi de plus aisé que de prendre une fable de La Fontaine et de la décomposer en "actes." Toute fable chez lui est un *drame* : c'est bien de le dire, encore mieux de le prouver.

On peut de même marquer la *progression* des idées et des sentiments dans une tirade de Corneille ou de Racine ; suivre la marche du raisonnement et de la dialectique dans un sermon de Bossuet, etc...

Toutes ces études partielles révéleront aux élèves l'utilité d'une ordonnance régulière qui, mettant chaque idée à la place, double la force de l'argumentation.

En un mot, l'ensemble du sujet à analyser produit-il une *impression unique*, voulue par son auteur ; les parties du sujet coopèrent-elles à produire cette impression avec efficacité, quand on les considère une à une, d'une manière progressive, et quand on les envisage dans leur enchaînement : il y a l'ordre dans la composition.

9. *L'élocution*.—Il s'agit enfin de noter les détails du style, l'art de l'expression, les secrets de la technique littéraire. C'est peut-être la partie qui requiert le plus de finesse de goût et de facilité verbale.

Il est facile d'y être insupportable ; il est méritoire d'y être excellent. Construction et structure de la phrase, qualité des métaphores, choix des mots, ton général du sujet, tout est ici à examiner, sinon à souligner, et ainsi l'on voit que l'analyse littérale seconde l'analyse littéraire et la complète.

C'est par cette investigation minutieuse qu'on arrivera à faire pour ainsi dire *toucher* la beauté littéraire et à préciser les impressions vagues qui se dégagent d'une première lecture.

* * *

10. Voilà, je crois bien, les quelques principes dont il convient de s'inspirer pour faire de bonnes analyses de textes. Vous lisez le morceau ; — vous le *débroussailler* en expliquant les mots et les tours différents de notre usage actuel ; — puis vous passez à l'explication des idées et à l'appréciation de la forme elle-même.

Est-il besoin de redire qu'il faut associer, dans la plus large mesure, toute la classe à l'explication littérale et littéraire ; qu'il faut provoquer les questions des élèves, piquer leur curiosité, leur faire découvrir les pensées au lieu de les apporter toutes faites ?...

Le meilleur professeur n'est pas le plus savant ; c'est celui qui, grâce à une méthode suivie et régulière, sait stimuler l'attention, affiner le goût, allumer la passion du travail, qui sait tirer les élèves de leur rôle passif d'auditeurs ennuyés et inactifs et les forcer, sans qu'ils s'en doutent, à la réflexion, à l'observation, à un progrès solide et au perfectionnement.

P. de LABRIOLLE.



BIBLIOGRAPHIE.

1. S. CONSTANS : Le style enseigné par les leçons de choses et la pratique : Cours élémentaire et moyen — Livre du Maître. Paris, E. André, 3 francs.
2. A. BADRÉ : La composition française ; Premier livre : Cours élémentaire. — Livre du Maître : 1 franc. — Deuxième livre : 1 franc ; de même, pour le Troisième livre.
3. F. T. D. Méthode pratique de style et de composition littéraire : Cours élémentaire : 2 francs (Maître) ; Cours moyen : 4 francs (Maître) ; — Cours supérieur : 6 francs. — Libr. Vitte. Lyon. *
4. A. GAZIER : Traité d'explication française. Belin, Paris. 1,50.
5. A. HENRY : Explication et analyse des auteurs français. — excellent, comme le précédent. Même librairie, 1,50.
6. A. DITANDY : Analyse explicative et raisonnée de cent morceaux choisis : prose et vers. 1,50.
7. C. ROUZÉ : Analyses littéraires de quelques fables de La Fontaine. 1,50.
8. CH. LEBAIGUE : La lecture expliquée. 2,60.
9. VERDUNOY (abbé) : Les auteurs français expliqués. Beauchesne, Paris. 2,50.
10. P. CARUEL, S.J. : Etudes sur les auteurs français des classes supérieures : Prosateurs : un volume ; Poètes : un volume, à 3,50 l'un. Tours, Cattier.
11. Abbés VERDUNOY et THIERRY : Les Auteurs français, 2 vol. à 3,50 l'un. Très documenté et très riche d'idées et d'aperçus brièvement esquissés.
12. Abbé DELMONT : Nouveau recueil de compositions françaises (classe de rhétorique). Poussielgue, Paris. 4 francs.

II. — PARTIE PRATIQUE.

N° 1.

LETTRES CANADIENNES.

(Septième lettre.)

BIEN CHÈRE SŒUR MARIE,

Le train, dans le trajet d'une nuit, franchit rapidement la distance de New-York à Montréal. Les wagons sont très confortables et tout à fait commodes : il est à regretter que les Compagnies d'Europe s'attardent tant et trop à transporter les voyageurs dans des souricières étouffantes.

Ici tous les wagons ressemblent au *wagon-restaurant*, exception en usage sur quelques lignes françaises. Connais-tu rien de plus agréable nulle part ? Quand donc adoptera-t-on nos splendides wagons — ici l'on dit *chairs* — américains au-delà de l'Atlantique ?

Jamais je n'eusse soupçonné une organisation aussi parfaite du matériel de traction ! Propreté, air, chaleur, espace, fumer

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

Morphologie.

Chap. VI. — L'adverbe.

I. DÉFINITION : mot invariable qui se joint au verbe, adjectif, adverbe, pour en compléter le sens : — "rapidement ; très confortables ; trop rapidement."

Locution adverbiale : adverbe composé de plusieurs mots — "Tout à fait."

II. DIVISION : cinq sortes : adverbe de lieu, de temps, de quantité, de manière, d'énonciation (interrogatif, affirmatif, négatif.)

1° **Adverbes de lieu.** — Les principaux sont : — "où, ici, là, en, y partout, nulle part, ailleurs, là-bas, loin, près, dedans, dehors, alentour, devant, derrière, dessus, dessous, vis-à-vis..." — Voir le texte.

spécial, cabinet de toilette, passage d'un char dans un autre, tout dénote un calcul et des combinaisons pratiques qui devraient faire rougir les civilisés du Vieux Monde. Tôt ou tard, le changement s'imposera : et l'on n'y perdra guère. Bientôt, aussitôt que possible, l'imitation volera de nos parages vers vos continents : combien de gens s'en féliciteront volontiers !

Le *char-palais* d'Amérique est un vrai salon qui marche : il ne se paye pas trop cher après tout, et franchement on y est bien, la nuit surtout ; c'est un petit supplément ajouté au prix du billet de première qui vous permet de vous y installer gentiment, gaîment, commodément.

Je m'y suis trouvé un jour nez à nez avec un nègre de haute stature, vêtu à l'anglaise, rondeur de tonneau à harengs, puissamment content de sa prestance, aux yeux duquel je dus passer pour un porte-cigarette ou un casse-noisette à deux sous. Il portait l'estomac haut, boutonné sur son long à me faire craindre qu'il vint à manquer de respiration. Peu à peu, ses dents blanches scintillèrent à travers ses grosses lèvres de pourpre rosée, et son œil qui avait l'éclat de l'ivoire poli roula mélancoliquement des regards qui me mirent moins mal.

Les réflexions se déchaînaient dans mon cerveau : — Cet homme a-t-il une patrie, une famille, un foyer ? Sait-il s'il loge une âme sous son habit et que fait-il en sa faveur ? D'où vient-il, où

Il ne faut pas confondre *y* avec le pronom *y* (à lui, à elle) ; ni *en* (adv.) avec le pronom *en*. — "Est-tu là ? j'y suis — Penses-tu à ton salut ? j'y pense."

2° **Adverbes de temps.** — Les principaux sont : — "quand, alors, souvent demain, jamais, tout-à-l'heure, auparavant, aussitôt, ensuite, enfin..."

On peut y rattacher les adv. *numéraux* qui indiquent l'ordre et le rang : — "premièrement... dixièmement..."

Adverbes de quantité. — Les principaux sont : — "Combien, beaucoup, assez, trop, plus, moins, guère, si, aussi, très, davantage, environ..."

Tôt, adv. de temps, précédé des adv. de quantité, donne "—sitôt ou si tôt, bientôt ou bien tôt, plutôt, aussitôt."

4° **Adverbes de manière.** — Ils se rangent en quatre groupes : — a) les primitifs tirés presque tous du latin : — "bien, mal, ainsi, ensemble, gratis, quasi, volontiers, vite, comme."

b) les adjectifs employés comme adverbes : — "Parler *haut*, crier *fort*, payer *cher*, marcher *droit*, chanter *juste*."

c) les adverbes en *ment* : "noblement, suavement," formés du féminin : "vivement, heureusement." — D'autres sont en *ément* : — "commodément, expressément..."

d) les locutions adverbiales : — composées de la préposition *à* et d'adj, ou participe féminin : "à l'anglaise, à la dérobée"; — d'un nom composé et

va-t-il? Mystère à la vérité!... Quelle éternité veut-il conquérir avant de dormir son dernier sommeil? Pourquoi ignore-t-il ce que je sais si bien, depuis mon enfance et dans le sacerdoce? Sans doute, il n'a guère souci de semblables vérités: sa morale s'élève au niveau de la nature blessée et meurtrie; dans la religion, il n'y voit goutte. Oserais-je l'en entretenir? Non. L'on peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin qu'un imbécile qui se targue de l'être? Non que je veuille m'attribuer une dose d'esprit qui m'en donne la fièvre de vanité: je t'assure que non, et d'ailleurs qui ne voit cela?

Le nègre semble laisser clairement à entendre à tous: "Je n'ai que faire de vos dons." Aussi la plupart des voyageurs n'osent l'aborder. Pour moi, je ne saurais me désintéresser de son âme que je voudrais d'un teint opposé au noir brillant de sa figure. Je ne sais s'il a jamais murmuré un seul mot de prière: qu'à cela ne tienne: il ne saurait m'empêcher de songer à lui devant Dieu. L'on se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain: à moins que l'on ne soit vertueux.

Tu ne peux nier, ma chère, qu'un homme n'apprenne bien des choses quand il voyage: et je ne nie pas que tu aies raison. Mais enfin, le char a fait du trajet, et nous approche de Montréal, c'est-à-dire de la plus populeuse et de la plus commerçante ville du Canada.

Le jour commence à poindre, et six heures du matin vont sonner à la pendule de notre palais mobile. Les voyageurs remplissent les places longtemps vides: c'est une grappe de jeunes

de à: "à tue-tête, à saute-mouton"; — de à et d'un nom en *ons* tiré d'un verbe: "à tatons, à reculons..." — de deux noms unis par à: "nez à nez, corps à corps, face à face."

5° **Comparatifs et superlatifs.** — Trois degrés de signification—*a*) dans les adv. de manière: "rapidement, plus, très rapidement"; — *b*) dans quelques adv. de lieu "loin, près, proche"; — de temps "tôt, tard, souvent"; — de quantité "peu, beaucoup."

Ces deux derniers et "bien, mal" ont le comparatif formé d'un seul mot: — "bien, mieux, le mieux; — mal, pis (plus mal), le pis; — peu, moins, le moins; — beaucoup, plus (davantage), le plus."

6° **Adverbes d'énonciation.** — 1. Les interrogatifs sont: — "est-ce que, pourquoi, où, d'où, par où, quand, combien, comment et que?"

2. Les affirmatifs sont — "Oui, certes, si, assurément, à la vérité, même, certainement, sans doute, à savoir, c'est-à-dire, peut-être, par hasard."

3. Les négatifs sont — *a*) les négatifs proprement dits—"non, ne"—*b*) les mots à demi négatifs—"jamais, guère" qui ont une valeur positive ou négative,—*c*) la négation fortifiée à l'aide de "pas et point."—Voir le texte,

filles et de garçons qui vont en classe à Montréal. Peut-on, en les voyant, ne les reconnaître pas ? Ils n'ont point le babil évaporé de leurs cousins et cousines de France. Point de dissipation bruyante, point d'éclat de voix ; personne ne paraît ennuyé de leur présence. Vit-on jamais tenue plus correcte ? Leur mise, d'ailleurs si propre, ajoute encore à leur politesse.

La ville et les villages d'alentour émergent enfin, au sortir d'un tunnel, long de deux kilomètres, ouvrage de titans jeté sur le fleuve Saint-Laurent, qui dort sous son linceuil de neige et de glace. En dedans du char régnait une tiède atmosphère ; au dehors, la bise sifflait froide et piquante. Je sentis sa morsure en descendant au terminus, appelé gare *Bonaventure*.

Je remarquai aussitôt que tout le monde portait des fourrures, casques, collets, manteaux, par-dessus : dans les salles et dehors, les cochers clamaient haut et à tue-tête leurs services, qui en français, qui en anglais. L'un d'eux, tout jeune Canadien, m'accosta poliment en m'appelant "mon Père !"; je l'arrêtai tout de suite et requis ses connaissances pour dégager mes bagages et les faire transporter chez les Pères, rue de la Visitation.

Mon ci-devant nègre daigna me montrer une dernière fois ses belles dents, avec un sourire goguenard, accompagné d'un geste de marquis compatissant, à cela près : là dessus, il se noya dans foule pour l'éternité.

Syntaxe.

Chap. VI.—L'adverbe.

I. **Adverbes de négation.**—1. *Non* s'emploie d'une façon absolue, sans verbe, et pour nier un des deux termes d'une proposition—"Oserais-je l'en entretenir ? non. L'on peut..., mais non pas plus fin."

2. *Ne* est la principale négation, accompagnée de "pas, rien, aucun, jamais...". Il s'emploie seul—"qui ne voit cela ?"; "je n'ai que faire"; "ils n'osent l'aborder"; "je ne saurais me désintéresser"; "je ne sais si..."

Il s'emploie par attraction, quand la proposition qui précède suppose une idée régulière :—a) après un comparatif d'inégalité, après "autre, autrement"; L'on se voit d'un autre oeil qu'on ne voit...;—b) après "à moins que, craindre, empêcher, prendre garde, s'en falloir"; après "nier, désespérer, disconvenir"; cet emploi n'est pas obligatoire : "Je ne nie pas que tu aies raison."

Il a seul le sens négatif ; "point" qui est plus fort, et "pas" sont par eux-mêmes affirmatifs. Parfois, la rapidité supprime *ne*—"Point d'éclats de voix."

Il s'emploie souvent avec "aucun, personne, jamais, guère, rien."

II. **Adverbes de lieu.**—"D'ailleurs" signifie : d'un autre endroit ou du reste ; "Leur mise, d'ailleurs si propre."—"Alentour" est adverbe et peut devenir nom au pluriel : "Les alentours."

Venant des Etats, il me fallait subir l'inspection de la douane : mon cocher sut m'éviter l'ennui d'un déballage et je me sentis plus tôt délivrer. Tout fut d'un coup remis à ma disposition. Sans doute, je m'en suis bien trouvé, car il faisait froid et j'étais à jeun.

Aussi bien, le jeune cocher arrangea tout pour le mieux, et en un clin d'œil, l'on "embarqua" en voiture. J'écoutai comme il parlait notre langue, et chose merveilleuse ! son langage était supérieur en pureté et en correction, autant que langage de province française. Rien ne m'a plu tant que cette inoubliable impression : à part quelques anglicismes, bien rares toutefois, le Canadien s'exprime en bon parler de France, si clair qu'on en demeure stupéfié. Tu en serais étonnée, toi aussi, j'en suis sûr. Il est beaucoup plus rare d'entendre un tel langage dans un grand nombre de régions françaises : je pourrais écrire là-dessus davantage.

Il y a plus : tous les Canadiens instruits de la province de Québec ont un plus beau parler que les Normands de Normandie,

"Dedans, dehors, dessus, dessous" forment, avec *en* et *au*, de nouvelles adverbess ; et ceux-ci, avec *de*, forment des locutions prépositives : "En dedans du char" ; au dehors, la bise..."

"Ici" est devenu *ci* dans : "ci-haut, ci-dessus, ci-joint..."

"Près" forment des locutions : "à cela près, à beaucoup, à peu près..."

III. **Adverbes de temps.**—"De suite" signifie sans interruption, l'un après l'autre ; "tout de suite" signifie sans délai, sur le champ.

"Plus tôt" signifie plus vite ; "plutôt" signifie de préférence : on peut distinguer ainsi "si tôt, sitôt..."

"Tout à coup, tout d'un coup" signifient soudainement ; et la dernière locution a, en plus, le sens de "en même temps."

IV. **Adverbes de manière.**—"Peut-être et sans doute," placés en tête, peuvent être suivis ou non de *que*, sans différence de sens.

"Bien" a sept ou huit sens différents avec des nuances rapprochées :—"il y a bien deux ans qu'il est mort ; il a eu bien peur ; croit-il bien ce qu'il dit ?..."

"Aussi bien" signifie "d'une façon aussi bien que de l'autre," et par suite "dans le fait, d'ailleurs" : "Aussi bien, le jeune cocher..."

"Comme" adverbe peut remplacer *comment* : "J'écoutai comme il parlait notre langue."

V. **Adverbes de quantité.**—"Autant, aussi" expriment l'égalité, le premier modifiant les noms et les verbes, le second les adj. et les adverbess.

Quand la phrase est négative ou interrogative, tous deux se remplacent par *si, tant* :—"Rien ne m'a plu tant que..."—Dans la phrase affirmative, ils expriment l'intensité et signifient "tellement" : "parler de France, si clair qu'on en demeure stupéfié."

"Aussi" s'emploie dans le sens de "pareillement, de même..."—"Tu en serais étonnée, toi aussi."

leurs ancêtres. Leur grossayement ne présente à l'oreille rien de moins qu'un charme et une harmonie très enviabiles. Pour le moins, doit-on admirer un tel phénomène, après trois cents ans de colonisation et de vie nationale propre.

Il me reste maintenant à te faire connaître la *Puissance du Canada* que tu finiras par aimer, comme je l'aime, et aussi comme je t'aime pour la vie.

Ton frère LOUIS.

N° II.

Analyse Littérale.

Remarque.—En 1900 et en 1901, la REVUE a présenté à ses lecteurs de nombreux exemples d'analyses *littérales* et *littéraires*; —les premières concernant le vocabulaire et la grammaire, les secondes concernant les idées, les sentiments, les images, le plan avec l'ensemble et les détails de l'invention et de la disposition.

Il ne reste qu'à faire l'application des conseils aux bons auteurs classiques et aux compositions des élèves.

A.—SUR LA DOUCEUR.

Il faut, mes enfants, user toujours de douceur, en quelque poste que l'on soit.

Le roi lui-même, s'il traitait ses sujets avec vigueur, aurait grand tort. Que celles qui gouvernent, reprennent avec fermeté, comme je le fais présentement, mais toujours avec douceur. Punissez, s'il le faut, mais doucement; si vous vous accoutumez de bonne heure à montrer avec douceur, vous serez, dans des couvents, de bonnes maîtresses de pensionnaires; dans le monde, de bonnes mères de famille. Tâchez donc de vous traiter avec dou-

“Beaucoup” n'accompagne guère les adj. ou adv. qu'au comparatif:—
“Il est beaucoup plus rare.”

“Davantage,” même sens que “plus” s'emploie mieux à la fin des phrases—“écrire là-dessus davantage.”

“Rien moins que” a un sens négatif; “rien moins de” un sens affirmatif.

Pour exprimer une restriction, l'on se sert de “au moins, du moins, pour le moins.”

ceur, car si vous n'en user ainsi aux *vertes*, vous serez aux *jaunes* rustaudes et malhonnêtes ; ce qui vous fera haïr.

La douceur est la vertu de notre sexe. Il faut laisser aux hommes le courage et la bravoure de se laisser tuer de sang-froid ; mais ce qui nous convient, c'est l'honnêteté, la modestie, la douceur et la timidité. Je suis toujours surprise de ne point trouver parmi vous l'honnêteté qui règne dans ce monde corrompu, dont on vous dit tant de mal et où il y en a beaucoup en effet. On n'y voit point assurément se chagriner les unes les autres ; au contraire, c'est une grande satisfaction à s'y faire plaisir. Une demoiselle de Saint-Cyr se ferait une honte de caresser une paysanne, pendant que madame la duchesse de Bourgogne embrasse Jeanne, cette pauvre fille que vous avez vue ici et qui est cependant si raisonnable.

Faites donc bien, mes chères enfants, et ne vous contentez pas de dire que vous voulez être polies ; il faut travailler à le devenir. C'est ici la classe où les filles commencent à entendre raison.

MAD. DE MAINTENON.

EXPLICATION.

1. " Il faut " : Mad. de Maintenon enseigne — " User de " v. intr., appliquer une chose à tel besoin ou fin. : *syn.* : se servir de, employer. Ici, le verbe est pris par analogie. On dit : User de son crédit, de violence avec, de ruse, de patience. — " Poste, " position : sens vieilli. — Phrase générale.

2. " Le roi lui-même " : cas particulier, le plus haut " poste " dans l'Etat ; *exemple* frappant pour la classe qui écoute Mad. de Maintenon. — " aurait grand tort, " ferait ce qui est opposé à la justice et à la raison. " Avoir tous les torts, " avoir mal agi à l'égard de quelqu'un.

" Gouvernement " ; diriger une embarcation à l'aide du gouvernail ; *par extension* : diriger la conduite des personnes, des choses (ici) ; — *spécialement* : diriger les affaires de l'Etat. — " reprennent avec fermeté " d'une manière qui ne faiblit pas ; le contraire serait " reprendre avec colère " ; — " comme je le fais " : *faire* s'employait souvent ainsi au XVII^e siècle, pour éviter la répétition du même verbe " comme je reprends présentement. "

" S'il le faut " avec raison et fondement, par nécessité et utilité ; — " doucement, " d'une manière douce, paisible, tranquille ; avec bonté, ménagement, sans humeur, sans emportement. Ce

mot a bien d'autre sens : donc il fallait s'y arrêter ;—" montrer " enseigner aux autres comment faire ; ce sens est indiqué par le reste de la phrase, où l'on oppose les deux rôles futurs des jeunes filles.

" Tâchez," prenez à tâche, appliquez-vous à... ;—" traiter " se comporter d'une telle manière (avec douceur) : mot *vieilli*.—" En user à " agir de telle ou telle façon :—" vertes " et " jaunes," allusion au costume des jeunes filles ainsi réparti ; " rustaudes " façon d'agir des gens de la campagne ;—" malhonnêtes " ne veut pas dire qui manque à la probité mais à la politesse.

3. " La vertu," la pratique habituelle et dominante ;—" courage," fermeté de cœur devant le péril ;—" bravoure," aptitude à l'affronter ;—" se laisser " n'ajoute aucun sens, se font tuer ; " sang-froid " possession de soi en présence de ce qui inspire la terreur.

" Honnêteté," conformité au devoir, à la qualité, aux convenances (ici) ;—" modestie " qualité qui éloigne de l'éclat, du faste ;—" timidité " défaut de hardiesse.

" On n'y voit point," ici, parmi vous, élèves de Saint-Cyr ;—" se chagriner " se donner mutuellement du chagrin, des peines ressenties avec amertume ;—" faire plaisir, se faire plaisir."

" Saint-Cyr," village près de Versailles, célèbre par la maison royale de Saint-Louis pour les demoiselles de noblesse pauvre, que Mad. de Maintenon et Louis XIV y fondèrent en 1686, et qui fut supprimée en 1793.—" cependant " pourtant, néanmoins.

4. " Faire bien," d'une manière conforme au devoir ;—" être polies avoir des égards de convenance les unes envers les autres ;—" travailler " faire un effort continu.

" Commencent à entendre raison," se doivent disposer à acquiescer à ce qui est juste et raisonnable. — Il n'entend pas raison là dessus : se dit de quelqu'un qui, sur un point, se montre sévère, inflexible, opiniâtre, toujours prêt à se formaliser.

B.—M. JOURDAIN ET LE GARÇON TAILLEUR.

Le garçon tailleur.—Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. Jourdain.—Comment m'appélez-vous ?

Le garçon.—Mon gentilhomme.

Mr. Jourdain.—Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité ! Allez-vous-en demeurer toujours

habillé en bourgeois, on ne vous dira point : Mon gentilhomme. (*Donnant de l'argent*). Tenez, voilà pour Mon gentilhomme.

Le garçon.—Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. Jourdain.—Monseigneur ! Oh ! oh ! Monseigneur ! Attendez, mon ami ; Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur ! Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

Le garçon.—Monseigneur, nous allons boire à la santé de Votre Grandeur.

M. Jourdain.—Votre Grandeur ! oh ! oh ! oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur ! (*Bas, à part*). Ma foi ! s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut*) Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

Le garçon.—Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

M. Jourdain.—Il a bien fait ; je lui allais tout donner.

MOLIÈRE. *Le Bourg. gent.* 2, 9.

EXPLICATION.

1. " Mon gentilhomme. " Remarquez " mon, " comme un civil dit " mon colonel, mon général ; " il équivant à : Gentilhomme à qui je parle. — " Gentilhomme " est un homme de bonne condition.

" Donnez, s'il vous plaît. " L'impératif s'emploie dans les prières comme dans les ordres. On l'atténue, en ajoutant " je vous prie, s'il vous plaît. " — " aux garçons, " par dérivation, désigne un jeune ouvrier travaillant pour le compte d'un maître. — " Quelque chose pour boire " : locution toute faite pour demander de l'argent, lors même qu'on ne le dépensera pas au cabaret. L'on dirait aujourd'hui : un pourboire.

2. " Comment m'appellez-vous ? " Interrogation avec inversion : Vous appelez moi comment ? — " Appelez, " sens dérivé : Quel titre ou nom me donnez-vous ?

3. " Mon gentilhomme, " réponse avec suppression des termes de la demande : (Je vous appelle) mon gentilhomme.

4. " Mon gentilhomme ! " Nouvelle ellipse : Vous m'appellez. Il y a là une nuance que le ton seul peut rendre. " Voilà ce que c'est que de se mettre " : inversion qui se compose du démonstratif " ce que, " de " c' " sujet neutre de " est, " de " que de " qui annonce le sujet logique " se mettre en personne. "

" Se mettre " : se vêtir ; d'où, un homme bien *mis* ; une *mise* élégante ; — " en personne " comme une personne ; — " personne

de *qualité* " dont la première était jadis la noblesse de race ; aussi l'a-t-on désignée sous le nom de " qualité " tout court.

" Allez-vous-en demeurer..." manière très vive d'insister sur ce que l'on veut dire ; la pensée tout unie serait : " demeurez..." mais il semble qu'on envoie les gens faire eux-mêmes l'expérience de ce l'on avance ;—"demeurer," être constamment ;—"bourgeois " habitant d'un bourg, méprisait l'homme du peuple autant que le noble le méprisait lui-même.

" On ne vous dira point " ; la pensée est : Si j'étais resté habillé en bourgeois, on ne me dirait point... Au lieu de cette banalité, M. Jourdain interpelle un personnage imaginaire : ce qui est plus vivant.

" Tenez " : manière d'attirer l'attention des gens, comme s'il s'agissait de leur faire *saisir* quelque chose. —" Voilà " pour " vois là."

5. " Monseigneur " composé de " mon " et " seigneur " (plus âgé ; seniorem) ; ce titre ne se donne qu'à des gentilshommes de grande noblesse, princes et ducs.—" Nous," mes camarades et moi.

" Bien " marque le superlatif, comme *très, fort*.—" obligés," terme figuré : les bienfaits sont comme des *liens* qui *attachent* (ob-ligare) celui qui les reçoit à celui qui les donne.

6. " Monseigneur ! oh ! oh !..." La répétition des mots est ici du meilleur comique ; et les ellipses n'ont plus besoin d'être expliquées.

" Mon ami." *L'amitié* ne saurait exister entre gens de fortunes si différentes, mais c'est une formule de politesse adoptée par les supérieurs à l'égard des inférieurs.

" Monseigneur mérite quelque chose," c'est-à-dire le fait de m'avoir traité de Monseigneur mérite une augmentation de pour-boire.

" Petite parole;" *petite* n'est pas opposé à *grande* ; mais à le sens de : appeler quelqu'un Monseigneur, c'est lui donner un beau titre !

7. " Nous allons boire." Le verbe *aller* est une sorte de verbe circonstanciel pour dire : nous boirons *tout à l'heure*.

" Boire à la santé;" l'usage de " boire à la santé ou de porter des santés " est ancien. Nous avons malencontreusement remplacé ce mot expressif par le mot anglais *toast*, qui fait allusion à une coutume que nous n'avons pas adoptée.

"Votre Grandeur." La gradation ascendante n'est pas bien observée par le garçon tailleur; ce mot convient à un prélat; "Votre Excellence" à un ministre; le tailleur n'y regarde pas de si près, ni M. Jourdain non plus

8. "A moi, Votre Grandeur!" Outre l'ellipse, il faut remarquer ici l'inversion: les deux mots "à moi" sont très heureusement placés ainsi.

"Ma foi!" Locution elliptique qui équivaut à celle-ci: "J'y engage ma parole!"

"Aller jusqu'à" est une expression métaphorique; — "Altesse" équivaut à ces mots: au titre de Votre Altesse. (altus: haut): on disait quelquefois *Hautesse*.

"Toute la bourse," le contenant est pris pour le contenu; il aura tout mon argent.

9. "Nous la remercions:" *la*, c'est-à-dire votre Grandeur; le tailleur suit son idée jusque dans le langage.

"Ses libéralités." Des marques de sa libéralité, les mots abstraits, employés au pluriel, ont généralement ce sens: les bontés, les grandeurs, les honneurs. Racine surtout y a recours.

10. "Il a bien fait:" sous-entendu, de ne pas enchérir encore sur ce qu'il venait de dire. — "Je lui allais": le complément indirect se met souvent au commencement des phrases. — "Tout," mon argent. (1)

N° III.

Le fleuve Saint-Laurent.

(*Devoir d'élève.*)

Ce fut en 1535, lors de son deuxième voyage en Canada, que J. Cartier remonta, pour la première fois cette grande rivière, cette merveille de la nature, qu'il nomma *Saint-Laurent*.

C'est dans les grands lacs de l'intérieur, que ce beau fleuve prend sa source. Déroulant ses ondes sur une espace de près de huit cents milles, il va grossir, par son tribut, les eaux de l'Atlantique. Son cours parsemé çà et là d'îles verdoyantes, s'étend

(1) Voir GAZIER: Traité d'explication.

tantôt au milieu de vertes prairies, tantôt s'élargissant, il forme d'immenses plaines mouvantes. Tantôt il glisse paisiblement sur un épais lit de sable, tantôt il précipite ses flots sur une pente rocailleuse, puis il s'avance toujours, jusqu'à ce qu'il se perde dans les vagues de l'océan.

Mais, outre toutes beautés naturelles, le Saint-Laurent a encore beaucoup d'autres titres à l'amour du Canadien. Il rappelle à son cœur français ces souvenirs glorieux de ses ancêtres. Il est un tableau vivant de l'histoire de notre beau Canada depuis son origine.

Il a vu se succéder sur ses rives, ces nombreuses tribus indiennes. Il les a vues s'entretenant les unes les autres ; il a vu disparaître leurs bourgades.

C'est lui qui plus tard porta sur ses ondes, Jacques Cartier, Champlain et tous nos héros français. Ses plages furent souvent le théâtre sanglant de la barbarie de l'Iroquois. Elles furent témoins du martyr du missionnaire et des glorieux combats des Français. Les eaux se rougirent d'un sang sacré.

Il assiste à la fondation de Québec, Trois-Rivières, Montréal, et de toutes ces villes bâties sur ses bords. Il contempla les travaux des premiers colons. Il vit s'élever comme par enchantement, ces joyeux villages qui ornent ses côtes fleuries.

Témoin silencieux de tous les sièges de Québec, il s'était attristé lorsqu'en 1529, il voit flotter le drapeau anglais sur le haut des ramparts. Mais le retour des Français vint dérider sa surface. Hélas ! sa joie fut bientôt troublée.

Le drapeau fleur de lys est encore une fois descendu, et le fier Saint-Laurent est forcé de nouveau de réfléchir dans son onde pure, l'étendard de la fière Albion, hissé définitivement sur la citadelle.

O fleuve glorieux ! Ta douleur fut amère, lorsque tu vis partir pour la dernière fois tes vaillants défenseurs ! Depuis ce temps, tout a changé sur tes bords. Mais le cœur du Canadien-français est resté le même, et tant qu'un souffle l'animera, il ne cessera de redire et de chanter tes louanges.

F. D. H.

* *

EXPLICATION LITTÉRALE.

Remarque.—Nous avons vu comment on explique le bon style des grands écrivains ; voici la contre-partie, et nous allons montrer comment on *écrit mal*, quel style il faut éviter. Nous ne

nous arrêtons pas aux *idées* qui constituent la trame légère de cette esquisse.

1.—“Lors de,” loc. prépos.: au moment de, dans le temps de, à l'époque de... —“En Canada”: il fallait dire “*au* Canada,” car l'article se supprime après *en* devant les noms féminins de pays; or “le Canada” est masculin, et l'on dira de même: “Né au (non pas *en*) Japon, au Chili, au Tonkin, au Sénégal, au Pérou.

Ponctuation souvent mauvaise dans ce devoir: si l'on met une virgule après “remonta” il faut la placer aussi *avant* le complément de ce verbe “cette grande...” —“Rivière,” terme impropre, au lieu de *fleuve*, paraît traduire le mot anglais “river”: la rivière est un cours d'eau qui se jette dans un fleuve; dans quel fleuve se jette le Saint-Laurent?... Il est un “grand fleuve.”

“Merveille de la nature” terme trop vague et demanderait à être précisé par une qualification spéciale “et ce chemin qui marche, seule voie ouverte à la civilisation...” —“nomma” est faible et banal; il fallait faire allusion au 10 août 1535, fête de saint Laurent, et mettre ainsi en lumière l'origine historique et religieuse de cette appellation.

2.—“C'est dans les grands lacs,” simple et naturelle, cette phrase. Relevez-la par une image: “c'est dans le réservoir naturel des cinq grands lacs de l'intérieur;” —“beau fleuve” trop commun et usé: “ce fleuve, à la marche tranquille et majestueuse.”

“Une espace,” espace est du masculin! et ce mot est trop générique: mettez “dans un parcours;” —“grossir les eaux de l'Atlantique” exprime sans doute une idée juste et vraie, mais elle nous touche peu, parce qu'elle nous échappe; mieux voudrait dire que “il se grossit sur son passage des eaux de plusieurs tributaires à droite et à gauche.”

“Parsemé” est suffisant, sans ajouter “ça et là;” —“iles” demande un accent circonflexe sur l'*i*; “verdoyantes” est banal, indéci: mettez “vraies corbeilles de verdure, à l'aspect ravissant;” —“vertes prairies” sent son *Télémaque*: quelle prairie n'est pas “verte”? —“s'étend,” cherchez une image “baigne et féconde;” —“pleines” est un adjectif, il fallait “plaines.”

“Précipite,” mettez “il brise ou pulvérise en cristaux de neige;” “il s'avance” avec un qualificatif autre que “toujours” qui paraît naïf et sans valeur; mettez “il déploie, imposantes et grandioses, les nappes azurées de ses flots;” —“se perde dans les

vagues" est une image peu juste et choquante ; empruntez à Bossuet : " jusqu'à ce qu'enfin, après avoir traversé un peu plus de pays que d'autres, il vienne, sans nom et sans gloire, mêler ses eaux dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues."

3.—" Mais... Canadien." Phrase lourde et plate, surtout à cause du verbe *avoir*, des noms *titres* et *amour*. Il serait mieux de lier ainsi : " A toutes ces beautés... ou : Au spectacle de toutes... naturelles, grandioses, pittoresques, la vallée du Saint-Laurent éveille (évoque) tout un passé de glorieux souvenirs." Voilà deux phrases réduites à une seule, et la troisième paraît inutile.

4.—Les pronoms " il " engendrent la monotonic : la bonne phrase française réclame plus de variété de tours.—Bien que le verbe " vu " fasse image, il semble peu expressif ; et que penser du pléomasme " s'entretenant les unes les autres " ?

5.—" C'est lui... sang sacré," Ce paragraphe paraît décousu, essoufflé, sans forte liaison. Le mot " plages " ne convient pas à un fleuve ; du " martyr " est une faute d'étourderie pour du " martyre."

6.—" Il assiste " tour à tour à... serait une bonne transition ; mais il est de rigueur de répéter la proposition " de " devant les noms de ville, qui ne sont pas certes identiques.

Puis les " il " reviennent trop facilement au début de chaque phrase ; et la ponctuation est défectueuse,—" Les côtes fleuries " est digne de " joyeux villages " : ces alliances de termes sont surfaites, de convention, fades et sans relief.

En résumé, la forme de cet essai est dépourvue de vrai style personnel ; elle est faite de réminiscences et de tours universellement reçus, et le premier venu peut écrire ainsi, mieux peut-être, sans aucune formation littéraire : un tel style accuse une extrême indigence de notes, de lectures, d'efforts soutenus en vue du succès et de l'art d'écrire.

Analyse Littéraire.

Remarque.—Les exemples du genre abondent dans notre publication ; on en trouvera pour les fables de La Fontaine que nous avons analysées dans les années précédentes.

L'important est de bien connaître les conseils qui concernent ce travail lequel présente plus de difficultés que l'analyse littérale : il suppose du goût et du savoir-faire, acquis sous la direction d'un maître.

A.—L'AMATEUR D'OISEAUX.

Diphile commence par un oiseau et finit par mille : sa maison n'en est pas égayée, mais empestée ; la cour, la salle l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est une volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans les plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu : on ne s'entend pas plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé.

Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement ; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours — ces jours qui échappent et ne reviennent plus — à verser du grain et à nettoyer des ordures ; il donne pension à un homme qui n'a d'autre ministère que de siffler des sercins au flageolet et à faire couver des canaries.

Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme, le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter.

Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche ; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

LA BRUYÈRE. (*De la mode*).

EXPLICATION.

1. L'invention des idées est très apparente à la réflexion : l'auteur exprime ce qui frappe *les sens* dans la demeure de l'amateur d'oiseaux :

"Diphile... mille" : observation développée par *énamération* qui va en gradation facile à saisir : "maison.., cour... salle... tout est volière" ; ce trait, si bien amené, est très expressif et conclut à merveille.

"Ce n'est... ramage... vacarme" : après la *vue*, l'*ouïe* doit s'affecter défavorablement de cette fantaisie ; et l'auteur rapproche les *vents* violents, les *eaux* d'orage : exagération qui plaît et suggère l'idée du vacarme avec plus de puissance.—Puis il rapproche de nouveau un fait domestique, qui est un trait de satire, à savoir le vacarme des roquets qui aboient à l'entrée d'un visiteur inconnu.

2. L'invention amène aussitôt une *réflexion morale* qui révèle l'état d'âme de l'amateur, ainsi affublé de ses volières : "ce n'est plus un agréable amusement—c'est une affaire laborieuse..."

Ce travail, La Bruyère l'indique en deux mots caustiques—"verser du grain—nettoyer des ordures." Moraliste, il a soin d'ajouter ces mélancoliques et profondes paroles—"ces jours qui échappent et ne reviennent plus."—On voit l'art de toucher à tout, sans verbiage ni superfluité.

Comme Diphile "ne peut suffire" au labeur, "il donne pension" à une aide qui s'occupe sérieusement d'une bagatelle : "siffler et faire couvrir." La surprise côtoie la commisération.

3. Néanmoins l'invention nous réserve le spectacle de *conséquences plus graves encore*. Comme son cousin Harpagon, Diphile "néglige ses enfants" pour satisfaire sa manie et sa passion.

L'*antithèse* devient virulente, moitié comique, moitié révoltante ; il s'agit de "lui-même" qui se renferme, fatigué de son plaisir, incapable de repos avant que ce peuple ne repose, qu'il aime qu'il chante et doit cesser de chanter.

La conclusion naturelle n'étonnera donc plus : fatalement l'amateur va "rêver de ses oiseaux" ; mais La Bruyère achève la satire et la comédie par une sortie hardie et imprévue, dont l'exagération couvre Diphile d'un ridicule bien mérité et qui fait la leçon à ses semblables de tous les âges et de tous les pays : "oiseau huppé, il arrive qu'il rêve qu'il mue et qu'il couve !"

C'est le trait du Parthe à la façon de La Fontaine : le rideau tombe.

B.—Mgr. GRANDIN.

L'évêque missionnaire, demi-souriant, demi-sérieux parla à peu près en ces termes :

—“ J'avoue que je vis habituellement dans la condition matérielle où voulut rester saint Benoît Labre, et même dans une condition pire. Je le fais sans aucune sensualité, mais je le fais de bonne volonté.

Mon diocèse, plus grand que la France, est situé dans les extrêmes régions du pôle nord. Nous avons sept ou huit mois de neige et de glaces, un mois de boues et de marécages ; la moitié du reste, des poussières. J'ai passé de nombreuses nuits dehors, par 45 degrés de froid. J'aime mieux 45 degrés sans vent que 25 avec du vent : j'ai voyagé des mois entiers dans les neiges, sur des lacs gelés, perdant ma route quand ce terrible vent nous fouettait de ses âpres tourbillons.

Je couche sur la terre nue, je ne mange pas de pain, je ne bois pas de vin ; je me nourris de poisson séché ou gelé, ordinairement arrosé de neige fondue, peu limpide. En voyage, nous vivons d'une poudre de viande sèche roulée dans le suif. Je n'y suis pas habitué après quinze ans. Tout cela ce n'est rien encore.

Il faut coucher en compagnie ! Lorsqu'il s'agit de passer la nuit sur un lit de glace, sous un édedon de neige, les rudes vêtements de cuir, les peaux de bêtes n'entretiennent pas la chaleur nécessaire pour dormir. L'on se met en tas sous les couvertures. J'ai un sauvage à ma droite, un sauvage à ma gauche, et parfois il faut introduire aussi dans ce lit les chiens qui traînent les bagages.

Or, rien n'égale la malpropreté des sauvages. Elle n'est pas seulement hideuse et infecte, elle est souvent infâme... Oui, tous les jours, à la fin d'une course apostolique, je rapporte des insectes et de la vermine, et en quantité. Néanmoins, dès qu'il faut repartir, je repars, car je me trouverais coupable de rester dans ma station.

Ma station n'est pas un lieu de délices. J'y suis maçon, charpentier, pêcheur, tailleur, maître d'école, garde-malade, et le reste. J'y ai des nuits d'un mois ; j'y suis moqué fréquemment, car mes sauvages, grands orateurs et très puristes, trouvent que je ne parle pas leurs dialectes avec l'élégante correction qu'il faudrait. Bref, mille ennuis me rencontrent là. J'y ai même des bourgeois, des Européens qui font le commerce des pelleteries : négociants, hérétiques, ennemis de nature, habiles à me donner des soucis les

plus amers à mon cœur. C'e n'est pas tout : mes nombreux métiers personnels, mes visiteurs, le genre d'installation imposé par le climat, notre misère, en éloignent les parfaites délices de la propreté. Mais enfin, je n'y ai point de vermine, c'est-à-dire je n'en ai point tant à la fois, ni si longtemps. Je repars néanmoins ; j'attends avec impatience le moment de repartir.

* *

Et je ne saurais le déguiser, Messieurs, certainement je me plainrais ici, en France, avec vous chrétiens, mes amis et mes frères. Toutelois, je voudrais être bien loin, dans mon désert de glace, sous mes couvertures de neige, à jeun depuis la veille, couché entre mes chiens et mes sauvages pouilleux.

C'est que je n'ignore pas à quoi ma vie de là-bas est bonne.

Dans cette nuit, je porte la lumière ; dans ces glaces, je porte l'amour ; dans cette mort, je porte la vie.

* *

J'ai là-bas des sauvages chrétiens et des sauvages païens. Les chrétiens sont de bons chrétiens, grâces soient rendues au Dieu Rédempteur ! Ils ont la foi, ils obéissent à l'Eglise, ils reçoivent les sacrements et ils gardent les commandements. J'ai la ferme espérance que la plupart seront sauvés. En attendant, ils pratiquent des vertus supérieures à leur état de société misérable, et par là, beaucoup de peines leur sont diminuées ou ôtées. Même quelques-uns des vrais bienfaits de la civilisation pénètrent jusqu'à eux. Les femmes sortent de leur abjection effrayante et acceptée, les vieillards et les enfants trouvent un appui, la famille se fonde. Je vous l'ai dit, ce sont des chrétiens. J'arrive parmi eux, les mains pleines des présents du Christ. J'apporte le baptême, la pénitence, le mariage ; j'apporte l'Eucharistie. J'apporte le saint courage de la vie et la sainte grâce de la mort ; j'apporte la bénédiction sur le berceau et la prière sur la tombe ; j'apporte la vérité, la charité, la consolation, l'espérance, l'honneur.

Ce sauvage, cette bête moins estimée du trafiquant européen que la bête qu'il lui fait tuer pour en avoir la peau, cette chair vile et cette âme avilie, je les purifie, et j'en fais des vases d'honneur où je verse Dieu. Oui, je fais cela, j'ai ce bonheur tous les jours ! De ma main encore tachée des boues de la route, je rouvre à ces exclus les rangs de la famille humaine ; je prends ces morts, je les restitue à la vie éternelle, je leur rends le service et la gloire qui

sont dus aux enfants de Dieu. Si l'un d'eux m'appelle à deux ou trois journées de chemin, j'y cours, j'entre en rampant sous sa hutte, je m'agenouille à son chevet de terre, je sacre avec l'huile sainte pour la résurrection ses membres que la mort va raidir ; je dis : " Sors de ce monde, âme chrétienne." Et je bénis avec ivresse mon grand Dieu de miséricorde et de bonté qui a daigné me faire venir de loin, afin que ce pauvre sauvage pût mourir en paix et mourir pour la résurrection.

Chez les païens, je vais offrir ce que les chrétiens demandent. Je livre combat non plus seulement au péché, mais à l'erreur. Ce n'est pas si peu de chose que l'on croirait. Il y a là des ergoteurs qui ne le cèdent pas aux vôtres. Les *Pieds-Noirs*, les *Sauteux*, les *Loucheux*, les *Plats-côtés-de-chien*, divers autres de ces gentils, ont une religion très philosophique et très rationnelle. Point de culte, point de sacerdoce, à peine quelques mystères, — presque rien que des idées toutes simples.

Néanmoins, cette simplicité de croyances ne triomphe pas de certaines faiblesses inhérentes à l'esprit humain.

Lorsque de grandes calamités les éprouvent, ou lorsque des malheurs particuliers les poursuivent, ces libres-penseurs deviennent très pénitents. Les uns se coupent une ou plusieurs phalanges des doigts de la main ; d'autres entretiennent des charbons ardents sur leur poitrine nue ; d'autres se passent une courroie dans les chairs du bras, l'accrochent à une branche et s'abandonnent à leur poids jusqu'à ce que la courroie ou la chair ait cédé. Ils ont aussi la confession publique. La confession et la pénitence faites, ils reprennent leur vie antérieure.

Oh ! Messieurs, voilà les peuples endormis dans la mort ! En Europe, vous ne savez pas ce que c'est. Vous ne voyez guère que les endormis dans le péché. L'on ne calcule pas tout ce que le christianisme entretient encore de raison, d'humanité, de douceur envers le prochain, de vertus particulières et publiques même en ceux qui l'ont le plus criminellement abjuré. Vous n'imaginez pas cette dureté, ce mépris, cette folie absolue et abominable de l'homme sans Dieu, envers son prochain et envers lui-même. Il y a cependant quelque chose de plus mauvais, de plus pervers que le sauvage : c'est le renégat transplanté dans ce noir milieu de la sauvagerie. Cela, c'est l'impiété radicale, c'est le démon. Le sauvage n'est que le sujet naturel et la victime du démon.

Or, messieurs, le missionnaire qui se met en route pour pénétrer dans cet enfer visible, pour en arracher ces pauvres âmes,

pour les soustraire à ces malédictions, à ces tortures, à cet esclavage qu'ils font peser les uns sur les autres, pour dissoudre ces glaces d'éternelle infamie où ils sont liés tout vivants, l'homme qui va là porter le Christ et les dons du Christ, croyez-vous qu'il ne fasse pas une chose qui soit et qu'il connaisse bonne? Le croyez-vous bien tenté de compter ses pas et ses privations, et les gênes de toute sorte, et la vermine qui va s'attacher à lui? il prend la vermine comme le reste de son attirail de voyage, puisqu'il n'arrivera qu'à cette condition. Cette vermine pourra pulluler sur sa chair : elle ne rongera pas la joie de son âme ni les trésors qu'il vient répandre ; et il l'entretiendrait avec un soin jaloux, s'il pensait que cette souffrance, ajoutée aux autres, attirera la bénédiction de Dieu sur son labeur.

En vérité, lorsque le missionnaire baptisera, lorsqu'il ressuscitera tout ce misérable peuple, il s'inquiètera peu s'il est dévoré d'insectes ! Et s'il n'obtient pas ce triomphe que Dieu peut réserver à d'autres, c'est assez pour sa gloire, pour sa joie et pour sa récompense de l'avoir préparé.

Je parle de joie et de récompense immédiate, dès ce monde. Cet homme si misérable, si chargé, " la balayure du monde," aux yeux des trafiquants qui sifflent sa folie, et souvent aux yeux des sauvages qui méprisent sa faiblesse corporelle, sa pauvreté et son langage, et qui sont lents à comprendre son amour ; cet homme est déjà dans la grandeur, puisqu'il fait l'œuvre de Dieu, et déjà dans la récompense, puisque ses travaux entretiennent en son cœur la présence de Dieu.

*
*
*

Dans presque toutes nos missions, nous rencontrons des hommes d'Europe qui mènent matériellement la même vie à peu près que nous ; ils subissent les mêmes privations, les mêmes gênes, sans excepter la vermine, et ils n'ont pas les mêmes consolations. Nous, nous célébrons la messe, nous avons la présence réelle du Dieu vivant ; eux, ils ne sont soutenus que par l'espérance du gain. Voilà sans doute une véritable et basse folie : écouter des poux afin d'en tirer de l'or ! Cependant, lorsqu'ils ont fait fortune, on les loue, on admire leur persévérance, eussent-ils, par les fatigues et par l'eau-de-vie, procuré la ruine et la mort d'autant de sauvages que nous en avons baptisé.

S'il ne s'agit que de faire fortune, quand nous mourons au travail, nous avons fait fortune aussi, et plus solidement et moins onéreusement pour les pauvres..."

Ainsi, à peu près, parla cet évêque de sauvages. En l'écoutant, nous nous disions deux choses : l'une que l'Eglise catholique est toujours une grande faiseuse d'hommes ; l'autre, que ces hommes qu'elle fait ne seront pas de sitôt, Dieu merci ! supplantés par ceux que font les hérésies. Ceux qui méprisent les délices matérielles seront plus forts que ceux qui les cultivent, iront plus loin, dureront plus longtemps. Ils sont même plus séduisants : ils touchent des cordes de l'âme plus élevées, plus vibrantes ; ce sont eux qui éveillent les pensées victorieuses et qui allument les flammes triomphantes !

L. VEUILLOT (9 janvier 1868.)

Remarques.—L'analyse littéraire de ce morceau est facile et mérite de tenter la bonne volonté des élèves : ils y trouveront de l'agrément et du profit. — Il en est ainsi de l'article suivant, qui permettra de rapprocher le style du neveu de celui de l'oncle.

C.—LE RAYON. (1)

Livre étrange et probablement unique ! Ce n'est qu'une légende, avoue modestement M. Monlaur. Et il est exact, en effet, que les principaux acteurs de la narration, ceux dont les faits, ceux dont les entretiens remplissent le volume, — le rabbi Gamaliel, par exemple, et sa sœur Susanne — ne sont que des personnages fictifs ; et ceux dont les noms connus traversent le récit, tels que Marie-Madeleine et Lazare, Nicodème et Joseph d'Arimathie, tout empruntés qu'ils sont à l'histoire avec leur caractère et leur physionomie traditionnels, empruntent cependant à l'imagination de l'auteur bien des paroles et bien des actes.

Est-ce donc un roman ? Oui, sans doute. Et néanmoins, c'est un des plus suaves, un des plus beaux livres de piété. Je dis bien "livre de piété," j'entends livre de prières ou de méditations. Si l'on peut, en effet, donner ce titre à un ouvrage qui porte l'âme à Dieu, qui fait mieux connaître et plus profondément aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui rend meilleurs en un mot, je ne vois pas ce qui manque au *Rayon* pour en être digne.

(1) M. R. MONLAUR : *Le Rayon*, Paris, Plon, 1902.

Mais quel est donc l'objet précis de ce volume, et quel a été le plan, l'idée de M. Monlaur ? L'auteur a voulu réaliser ce dessein très haut, très attirant, très digne en vérité de séduire une plume chrétienne, en même temps que très propre à charmer les cœurs fidèles et à les attacher, de nœuds plus intimes, à Jésus,— le dessein de peindre l'impression que les contemporains du Sauveur éprouvaient à l'entendre, à le contempler. Ce que les Juifs, entre eux, disaient de lui, quand ils le voyaient passer sur les chemins de Palestine, quand ils écoutaient ses paraboles, quand ils étaient témoins de ses miracles ; ce que pensaient, auprès de lui, les âmes pures, les esprits sceptiques, les cœurs méchants et corrompus ; la joie surprise, émue, ravie, que ses amis ressentaient ; la colère stupéfaite, acharnée, haineuse, que le démon soufflait à ses ennemis,— tout l'ensemble enfin des vertus et des passions humaines en contact avec le Fils de Dieu, fait homme : voilà ce que l'auteur du *Rayon* a entrepris de résumer en quelques figures et en quelques pages.

Œuvre belle à coup sûr, mais combien délicate ! Il ne suffit point de posséder le don de faire parler les âmes ; il faut encore avoir la science et le talent d'évoquer les lieux, de restituer les coutumes, de ressusciter les foules ; il faut s'appuyer sur une érudition qui sait reconstituer le passé avec assez de vie pour donner l'illusion du présent.

M. Monlaur a réussi dans cette tâche, avec une science profonde et en art assez consommé pour dissimuler cette science.

Tout le pays du Christ, à nos yeux, reparaît, la Galilée prospère et riante, l'orgueilleuse Jérusalem ; la végétation, si riche, en ce temps-là, d'une contrée que la malédiction divine a désolée, refléurit dans son épanouissement. Puis, le décor se peuple ; arrivent les Galiléens, les Juifs, les Gentils ; la plèbe s'entasse et roule, les prêtres et les Phariséens passent avec raideur et fierté. Tous ces hommes s'agitent ; ils parlent, ils vont, ils viennent ; on les voit, on les touche, on les entend. Les cérémonies du temple se déroulent ; les repas juifs déploient leurs pompes et leurs rites. C'est toute une résurrection.

Mais tout ce spectacle et tous ces personnages ne sont que le cadre et la figuration. Voici Jésus, tous les regards aussitôt se tournent vers lui, tous les esprits et tous les cœurs, irrésistiblement se tendent vers lui ; c'est le centre où tout converge, c'est l'aimant qui attire toutes choses. Il n'y a plus rien, dans le récit, que ce qu'il fait penser, ce qu'il fait dire, ce qu'il fait faire.

Or, parmi les foules qui l'environnent, une figure de femme se détache : arrêtons-nous près d'elle. Au surplus, ne pouvant détailler toutes les créations de l'auteur, nous ne saurions choisir, entre elles, une physionomie plus radieuse et plus pure. En Suzanne, il a montré la candeur et la droiture allant vers Dieu.

Suzanne ! Avec quelle tendresse et quelle émotion l'auteur a dessiné cette âme d'innocence et de générosité, à l'étroit dans les préceptes formalistes et glacés d'une religion dont la lettre desséchante avait tué l'esprit ! Comme il l'a bien montrée s'orientant vers Jésus, chez qui son cœur, avant même de croire, a senti quelque chose de plus vivant, une religion plus divine et tout à la fois plus humaine ! Avec quel art et quel naturel, il nous l'a fait voir éclairée peu à peu par le rayon divin, s'avançant peu à peu sur les pas du Maître et le suivant jusqu'au pied de la Croix,—jusqu'au pied de la Croix, où la réalisation des prophéties la frappe et l'illumine, où la grâce écarte de son esprit les derniers voiles, où dans cet homme livré au supplice, insulté, raillé, abandonné, couvert de sang, Suzanne enfin reconnaît le Messie et adore Dieu lui-même.

Nous aimerions vraiment à dessiner encore quelques autres figures,—telle que la physionomie de *Gamaliel*, le grand rabbi, chez qui la fierté de la science et du sang lutte avec l'élévation de l'intelligence et la bonté du cœur, et qui marche, hésitant, vers le Maître, embarrassé qu'il est dans son orgueil.

Mais quelles que soient la grâce et la beauté de ces personnages, ils ne sont rien auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'âme et le talent qui les a conçus n'ont-ils pas échoué devant le portrait du Sauveur ?

Eh bien, non ! Ici, même, en présence du divin modèle, on peut louer encore le peintre audacieux qui a entrepris de l'exécuter ; et cette difficulté vaincue couronne le chef-d'œuvre.

Nous ne croyons pas que jamais écrivain mystique ait traité la personne divine avec plus de respect que n'en met l'auteur de cette " légende," où le Christ est environné de personnages fictifs. Au surplus, quand M. Monlaur fait paraître à nos yeux Notre-Seigneur, on dirait que, effrayé de sa hardiesse, il se réfugie hâtivement à l'abri de l'Évangile. Ainsi dans l'admirable narration du repentir et du pardon de Madeleine ; ainsi, dans l'impressionnant tableau de la résurrection de Lazare ; ainsi, dans bien d'autres pages. Quant aux paroles que nous entendons sortir des lèvres divines, elles sont des plus rares, et l'auteur s'applique à les emprunter, textuellement, au saint Évangile.

Le dialogue entre le Sauveur et Suzanne en fournit un exemple frappant. La jeune fille a pu s'approcher du Maître et lui ouvrir son cœur. Elle dit l'inquiétude et l'ennui de son âme en détresse, émue, désorientée, tourmentée d'aspirations vagues, ignorant le chemin. Et Jésus lui répond : "Je suis la voie !..." Cette parole est un premier rayon. Cependant Suzanne, incertaine encore, avoué ses craintes et ses hésitations ; toute prête à suivre Jésus, elle est assaillie néanmoins par tant de doutes, elle entend parmi les siens tant de contradictions, qu'elle ne sait plus réellement ce qu'il faut croire. Et Jésus reprend : "Je suis la vérité !" Cette fois la sœur de Gamaliel est résolue ; mais la fragile enfant se sent tant de faiblesse au fond du cœur ; elle a peur de faillir, elle implore un secours, un soutien. Et Jésus lui déclare enfin : "Je suis la vie !..."

Nous n'avons jamais lu, sur ce texte sacré, de plus suave et de plus forte méditation que ce simple dialogue.

Comme y resplendit la divinité du Sauveur ! Et en même temps, comme on y sent Dieu près de nous, se penchant sur notre âme, et, pour ainsi parler, nous prenant par la main, nous conduisant au but !

* * *

L'impression qui en demeure n'est pas seulement réconfortante, elle est profondément chrétienne. Un livre qui laisse, à chacune de ses pages, une émotion aussi douce, aussi grave, aussi vigoureuse, atteint vraiment la perfection.

Porté par le talent dont il est revêtu, le *Rayon* fera du bien à beaucoup d'âmes. Il faut bénir l'auteur qui, possédant une telle plume, a voulu l'employer à écrire une telle œuvre et la mettre au service d'un tel apostolat.

F. VEUILLOT (*Univers*, 30 mai 1902.)

D.—VERS LE NORD-OUEST.

Le seize mai 1888, j'étais à Montréal, la grande ville française de l'Amérique du Nord. J'y passai deux jours bien employés à étudier la ville et ses habitants. Je vis là une vitalité catholique et canadienne débordante, quand le dix-huit, à la tombée de la nuit, j'entrai dans le char pour continuer ma route, vers les régions du Grand-Ouest, pour moi encore le grand, le mystérieux inconnu.

Je ne puis entrer ici dans tous les détails de ce voyage fantastique, si émouvant, surtout pour celui qui le fait pour la première fois. L'Européen fraîchement débarqué s'y trouve comme dans rêve. Est-il possible, se demande-t-il, que l'Europe soit si loin ? Et cette terre, ces arbres, ces rochers, sont-ils bien ceux d'Amérique ?

Il est huit heures du soir, quand notre train s'ébranle ; bientôt il est lancé à toute vitesse. Le ciel est cristallin, et dans ce ciel pur, une lune pleine brille dans tout son éclat. En bas, sur la terre, les lumières et les ombres se succèdent vivement dans une vague mais grandiose confusion. De temps en temps, j'entends nommer quelque station, dont le nom fait penser aux premiers jours de la colonie. Là régnait le sauvage, il n'y a guère plus d'un siècle, au milieu de ces insondables forêts ; et, maintenant, de grandes villes surgissent de toutes parts, sur les rives du grand fleuve !

A minuit, nous sommes à Ottawa, la capitale fédérale de l'immense pays. De la cité je ne puis distinguer que ses milliers de lumières électriques qui se reflètent dans les eaux larges et profondes de l'Ottawa, énorme affluent du Saint Laurent.

Puis le train reprend sa course folle. Il est une heure du matin : mes yeux s'apaisent ; mais avant de m'endormir, je puis déjà constater que nous commençons à voyager en pleine forêt ; et, à mon réveil, la forêt vierge étale à mes yeux surpris le spectacle étrange très complexe de ses beautés grandioses, et de mystérieuses horreurs. La vie et la mort sont là pêle-mêle. Ici des arbres géants, pleins de vie, portent leurs frais rameaux bien haut dans les airs ; à côté d'autres géants, secs, pelés, démembrés, mais encore debout, n'attendent plus qu'une tempête prochaine, pour rouler dans leur tombeau. Au pied de ces géants debout sont couchés une infinité d'autres, entrecroisés, superposés, dans une inextricable confusion. Les uns, secs et blanchis, viennent de tomber ; les autres, en pleine décomposition, et laissant se détacher de toutes parts des lambeaux de ce qui fut leur tronc autrefois, sont à la veille de disparaître pour toujours.

Cependant, notre train continue sa course vertigineuse : nous longeons, à distance, les rives nord des grands lacs ; déjà nous sommes parvenus à la hauteur du lac Supérieur. Quelle sauvagerie ! (1) La nature devient de plus en plus désolée ; la terre

(1) Terme impropre, non usité dans ce sens.

n'est plus qu'un granit compact ; et pourtant la forêt vierge tient toujours bon ; seulement elle est moins vigoureuse. Nous franchissons des abîmes formidables et des ponts audacieux. Quelques poutres debout, quelques autres placées obliquement en travers et par-dessus, puis des rails sur le tout : voilà les ponts américains sur lesquels roulent de lourds convois. Devant ces abîmes, notre courageux train ne recule pas épouvanté ; il roule toujours infatigable. Nous voici à Port-Arthur, à l'extrémité occidentale du lac Supérieur. Là se dressent des élévateurs géants où viennent s'accumuler, en hiver, les millions et les millions de minots de blé des fertiles champs de l'Ouest. Au printemps, ces montagnes de blé s'écoulent dans les vastes flancs de vapeurs qui naviguent le long des grands lacs. Une partie vient nourrir les habitants des provinces orientales ; l'excédent part pour les ports d'Europe, principalement ceux d'Angleterre.

Port-Arthur est une ville toute jeune. Ne la croyez pas assise sur des rivages doucement inclinés et gazonneux ; elle est construite au plus fort de la forêt vierge, au milieu des rochers et des arbres ; ceux qui gênaient absolument ont été enlevés ; les autres sont encore là, et le nettoyage se fera plus tard.

Nous avons à peine une heure d'arrêt, puis nous reprenons notre course. Voilà deux fois vingt-quatre heures déjà que cela dure (1) Il est midi, et à la même heure demain, nous saluerons Winnipeg, la capitale du Manitoba, "la reine des prairies," comme l'appelle avec orgueil sa diligente population. Là, cesse subitement l'empire des forêts et des roches ; là, commencent les plaines fertiles qui s'étendent ensuite presque à l'infini.

ANONYME : *Dix années de mission.*

N° V.

LE PORTRAIT DE MA SŒUR.

N. B.—Au point de vue *littéral* et *littéraire*, analysez cet essai tout modeste sur un sujet qui est à la portée de tous les élèves.

Voilà sous mes yeux, à mon bureau de travail, une photographie qui me captive et me ravit : douce, silencieuse, vivante physionomie de ma petite sœur !

(1) On constatera plusieurs tours de ce genre vulgaires, négligés, faits qui trahissent un manque de goût et de temps chez l'auteur.

Sur un fond de nuages sombres, de formes indéceses, sorte de flocons grisâtres que tempèrent des faisceaux de lumière diffuse, sa tête et sa poitrine reposent comme une vision sereine dans le ciel d'une nuit d'orage, sillonnée de lueurs d'éclairs. L'espace qu'elles occupent est restreint, et, dans le creux de ma main tremblante, je pourrais cacher l'ovale de ce disque sévère et animé. La main de l'artiste a su ajuster sur le centre, légèrement déprimé, du cadre ce buste élégant de jeune fille, empreint lui-même sur une feuille si ténue et si petite qu'elle s'enroulerait à merveille autour de l'un de mes doigts. Lui-même le cadre, large comme la paume d'une main, long de la distance du pouce ouvert au petit doigt étendu, présente à l'œil un coloris grave de ton, d'un bleu très foncé avoisinant le noir d'ébène, tout uni et sans ornementation. Seul, au bas, se dessine en creux le nom du photographe, de la rue et de la ville, traditionnel cliché de réclame et d'inconsciente survivance dans le souvenir de la postérité.

Au sommet de l'ovale, ondoie, l'abondante chevelure noire qui couronne la tête et l'encadre avec grâce. Cette copieuse végétation, relevée en bordure large et touffue, semble s'épanouir sous la poussée d'une sève vigoureuse et printannière : telles les feuilles du palmier s'étalent et frémissent sous le souffle des brises de l'Attique ou de la Palestine ! Elle paraît subir, la petite sœur, là dans les profondeurs de son cerveau, le choc d'une sorte de fierté et de contentement, quand sa main laborieuse agence les tresses et les boucles de cette chevelure qu'elle estime un trésor : on dirait que la nature inculte se passe des soins de l'art et des lois de la mode, tant cette frondaison humaine s'entrelace et se croise dans un négligé qui, j'en ai bien peur, lui impose une attention et des soucis sans cesse renaissants. Aussi, ni chapeau, ni bérêt, ni rubans : rien que la floraison d'une fleur naturelle ! Au dessus de l'œil droit, cette floraison retombe en flots presque transparents, tamisant la blancheur du front, qui apparaît haut et pur au milieu et sur la gauche.

Les oreilles, fines et régulières, sans pendants et sans anneaux, s'effacent dans l'ombre des cheveux, en raison de la pose en face de toute la physionomie. Celle-ci semble éclairée des clartés du plein midi : elle s'illumine d'une façon égale sur les joues sans pommettes saillantes, mais arrondis sans brisure des traits, se déprimant sous l'action du sourire aux alentours de la bouche comme l'onde se déprime en gracieux tournant, quand elle s'enfuit sous le sol ou sous les couches inférieures de la rivière en remous.

Plutôt grêle, comprimé, rétréci, le menton se caractérise néanmoins en une légère saillie que surmonte une cavité qui n'est pas sans grâce.

La bouche, petite, très petite, se tient fermée, muette sous la compression des lèvres peu prononcées, l'inférieure horizontale, la supérieure faiblement arquée et proéminente.

Très régulier, en dépit des caprices de la nature si féconde en surprises bizarres, le nez concourt à l'expression totale de la physionomie : ni trop large, ni trop court, ni trop long, assez distancé de la bouche, il permet au prolongement de la lèvre supérieure de traduire l'opinion vulgaire qui lui décerne la qualité morale de la discrétion.

Les sourcils, fortement arqués et noirs comme la chevelure, surmontent des yeux que la petite sœur dirige en biais vers les cieux. Songerait-elle par hasard à prendre un essor prématuré vers les régions éternelles?... L'on dit que les mamans lisent dans les yeux de leurs enfants. Je crois, moi aussi, lire dans les siens : ils sont si bien ceux de ma mère !! Les voilà, grand ouverts, si doux, si limpides, si expressifs, sans dureté comme sans langueur, miroir vivant de l'âme qui se dérobe dans les profondeurs lointaines et mystérieuses de son fragile sanctuaire !...

Mais le teint, où est-il ? On dit qu'un savant a réussi à photographier les couleurs : que tarde-t-il à vulgariser sa découverte : il perpétuerait la vie contre la mort !...

Un col de percaline striée voile le cou de la petite sœur : est-ce que la mode ya protéger les candeurs de la modestie?... Sur ses épaules, en inclinaison douce, descend la blancheur d'une chemise rayée ou cannelée, qui se ferme sur la poitrine par deux boutons de nacre luisante.

Et puis, plus rien !... Le photographe lui coupe les bras et le buste, à la poitrine, tout juste pour me léguer son cœur avec ses battements que je ne vois point, mais que je sens merveilleusement à distance ; car, je sais qu'elle m'a réservé un siège d'honneur dans ce sanctuaire et que les pulsations s'unissent aux miennes, comme les miennes s'unissent à celles du Cœur de Jésus !...

Merci à l'artiste, merci à la petite sœur qui l'a laissé faire ! Merci à la science, qui exploite si bien la lumière et les acides ; si elle ne saurait supprimer la mort, elle est du moins habile à rendre présents les absents, et elle les fait vivre sous nos yeux jusqu'au jour où nous mourons tous à la terre pour ne jamais mourir au ciel !

L. Y.